

Petites ou grandes villes et crime

Graciela Brengio de Cimino

U. N. del Litoral. I.S.P. N° 8 - I.S. N° 12

"Marseille n'est pas une ville pour touristes. Ici, il faut prendre partie. Se passionner. Etre pour, être contre. Etre, violemment. Alors seulement, ce qui est à voir se donne à voir. Et là, trop tard, on est en plein drame".¹ Voilà la présentation que Jean-Claude Izzo fait de Marseille dans "Total Khéops", paru en novembre 1999 chez Gallimard. Il fait une histoire totalement imaginaire, selon la formule bien connue, mais la ville est bien réelle. Et tous ceux qui y vivent sont réels.

*"Dieppe était dans une sorte de cuvette, une faille longue dans la falaise. Et puis, c'était une petite ville".*² Jean-Bernard Pouy, dans "La petite écuyère à café", paru en septembre 1999 chez Libro, donne sa vision de la réalité dieppoise à partir d'un crime. Le conducteur du train qui est parti de Rouen et qui arrive à Dieppe eut un haut-le-cœur parce qu'il a vu dans le blanc des phares, juste après une seconde courbe, deux personnes sur la voie qui le regardaient les yeux grands ouverts et hurlant. Après, ils les a senties disparaître sous le train comme s'il les avalait lui-même. Et puis le choc. Les freins d'urgence. On trouva

1. Izzo, J-C. : *Total Khéops*, p. 38.

2. Pouy, J. B.: *La petite écuyère à café*, p. 18.

les corps de deux adolescents, en morceaux et les deux mains attachées par des menottes au rail. Tous considèrent que les adolescents se sont suicidés, qu'ils s'étaient attachés à des menottes, les menottes attachées à des antivols, les antivols passés autour des rails. Après l'autopsie on a retrouvé les clefs du cadenas et des menottes dans l'estomac du garçon et de la fille.

Pour Gabriel, le personnage qui va essayer d'analyser ce drame, ces tranches de malheur sont la preuve que le monde va très mal. Il se présente comme chercheur, avec une fausse lettre d'introduction, mentionnant son travail en psychosociologie et signé par Edgar Morin, il dit qu'il travaille sur le suicide adolescent et il trouve la lettre manuscrite laissée par les adolescents. Après l'analyse de la lettre, on découvre que c'est une lettre un peu littéraire, un peu grandiloquente. Il y a même une citation de Sartre *"l'enfer, c'est les autres"*, typique des élèves de philosophie. Il y a du motif, de la référence, mais pas beaucoup d'émotion. C'est une lettre écrite par quelqu'un d'une trentaine d'années, par quelqu'un qui ne court pas le danger qu'il annonce, car quand on est désespéré on emploie des mots bizarres et on ne perd pas de temps en faisant du style.

En étudiant ce crime, l'auteur analyse la réalité dieppoise. Dieppe est décrit avec ses maisons en brique rouge, des toits de tuiles un peu roses, et le vert anglais des collines *"dix-sept pour cent de chômeurs, des industries un peu à la dérive,"*³ la pêche qui devient presque folklorique, artisanale. Quant au tourisme, il n'y a que les Anglais, qui acceptent de faire trois heures de bateau *pour venir remplir des cabas entiers de pinard, d'alcool et de mauvaise bière. L'été, il y a un peu plus de monde, des habitués, des fidèles"*.⁴

Gabriel observe la brume enveloppant le château médiéval, à flanc de falaise, au-dessus du casino. Il y a un musée, derrière les remparts. Il va au Balto, un bar qui se tient à distance respectueuse du lycée, respectant la loi qui est de ne pas installer la débauche à moins de cinq cents mètres d'un lieu de formation ou d'éducation et il fait la connaissance de deux jeunes qui vont l'aider à découvrir le crime.

3. Izzo, J.-C.: *Op. cit.*, p. 21

4. Pouy, J. B.: *Op. cit.*, p. 21.

La Marseille de son enfance, évoquée par Ugo est pleine de charme. Son père avait d'abord habité rue de la Charité, en arrivant en France. Il fuyait la misère de Mussolini. *"Il avait vingt ans, et traînait derrière lui deux frères. Des "nabos", des napolitains. Trois autres s'étaient embarqués pour l'Argentine. Ils firent les boulots dont les Français ne voulaient pas."*⁵ Son père se fit embaucher comme docker, payé au centime. *"Chien des quais"*, c'était l'insulte. Le soir "nabos" et "babis", ceux du Nord, se retrouvaient dans la rue. *"On tirait la chaise devant la porte. On se parlait par la fenêtre. Comme en Italie. La belle vie, quoi"*.⁶

Dans ces ruelles de Marseille débarquaient les immigrés, les exilés. Ils n'avaient pas d'argent, mais leurs cœurs étaient pleins d'espoir. Vivre au Panier, c'était la honte, car c'était le quartier des marins, des prostituées. *"Le chancre de la ville. Le grand lupanar"*.⁷ Les nazis avaient rêvé de détruire ce quartier, car ils le considéraient *un foyer d'abâtardissement pour le monde occidental*.⁸ Le père et la mère de Ugo avaient connu dans ce quartier de Marseille l'humiliation, l'ordre d'expulsion, en pleine nuit, le 24 janvier 1943. *"Vingt mille personnes. Une charrette vite trouvée, pour entasser quelques affaires. Gendarmes français violents et soldats allemands goguenards. Pousser la charrette au petit jour sur la Canabière, sous le regard de ceux qui allaient au travail. Au lycée, on les montrait du doigt. Même les fils d'ouvriers, ceux de la Belle de Mai."*⁹ Mais Ugo et ses plus chers amis, Manu et Fabio, ne se préoccupaient pas. Ils étaient beaux. Ils aimaient la vie. Et ils savaient se battre.

Ugo revient à Marseille vingt ans après. *Il prit la rue du Refuge, pour redescendre. Six beurs, quatorze-dix-sept ans, discutaient le coup, plus bas. A côté, une mobylette. Rutilante. Neuve. Ils le regardèrent venir. Sur leur garde. Une tête nouvelle dans le quartier, c'est danger. Flic. Indic. Ou le nouveau propriétaire d'une rénovation, qui irait se plaindre de l'insécurité à la mairie. Des flics viendraient. Des contrôles, des séjours au poste. Des coups, peut-être."*¹⁰ Ugo veut venger la mort de son ami Manu, et il tue un vieux truand, Zucca. Il

5. 6. Izzo, J-C. : *Op. cit.*, p. 17

7. 8. 9. *Ibidem*, p. 18

10. *Idem*, p. 19

avait horreur de ces vieux truands. Copains comme coquins avec les flics, les magistrats. Jamais punis. Fiers. Condescendants. Zucca voit la gueule de Brando dans "Le Parrain". Ils avaient tous cette gueule. Ici, à Palerme, à Chicago. Et ailleurs, partout ailleurs. Et lui, il en avait maintenant un dans sa ligne de mire. Il allait en descendre un. Pour l'amitié. Et pour libérer sa haine.¹¹

Pour la police, la répression du grand banditisme est à Marseille une priorité. La seconde priorité, c'est le maintien de l'ordre dans les quartiers où habitent les immigrés. Voilà la tâche à accomplir par Fabio Montale, qui revient à Marseille lui aussi. Il est affecté à la Brigade de Surveillance de Secteurs et il veut venger ses amis morts, car *"l'amitié a ses règles, on n'y déroge pas....Il fallait une explication...Il fallait un coupable. Et une justice.*

Marseille, le troisième port d'Europe, est le témoin de sa quête, le décor approprié, avec ses darses, ses vieux hangars, ses bateaux. Chaque fois que Fabio voit partir un bateau, il a un pincement au cœur. La mer a une importance capitale. Elle signifie l'ailleurs, l'aventure, le rêve. Et pourtant *Les Marseillais n'aiment pas les voyages. Tout le monde les croit marins, aventuriers, que leur père ou leur grand-père a fait le tour du monde, au moins une fois..Au mieux, ils étaient allés jusqu'à Niolon, ou au Cap Croisette. Dans les familles bourgeoises, la mer était interdite aux enfants. Le port permettait les affaires, mais la mer, c'était sale. C'est par là qu'arrivait le vice. Et la peste. Dès les beaux jours, on partait vivre dans les terres. La mer, on la laissait aux pauvres.¹²*

Dans le port, terrain de jeux de l'enfance de Manu, Ugo et Fabio, on parlait un curieux français, mélange de provençal, d'italien, d'espagnol, d'arabe, avec une pointe d'argot et un zeste de verlan. Et les garçons se comprenaient bien avec ça. Un jour, Ugo avait demandé à Manu: *Chez moi, chez Fabio, on parle napolitain. Chez toi, on parle espagnol. En classe, on apprend le français. Mais on est quoi, dans le fond?¹³.....C'était ça, l'histoire de Marseille. Son éternité. Une utopie. Un lieu où n'importe qui, de n'importe quelle couleur, pouvait*

11. *Idem*, p. 25

12. *Idem*, p. 222

13. 14. *Idem*, p. 235

*descendre d'un bateau, ou d'un train, sa valise à la main, sans un sou en poche, et se fondre dans le flot des autres hommes. Une ville où, à peine le pied posé sur le sol, cet homme pouvait dire: "C'est ici. Je suis chez moi!"*¹⁴

Quand on commence à bien connaître Marseille, on est en plein drame, "un drame antique où le héros c'est la mort. A Marseille, même pour perdre, il faut savoir se battre."¹⁵

La maison de Fabio Montale, c'est un cabanon, construit sur les rochers, au-dessus de la mer et meublé simplement. C'est, d'après lui, "une succursale d'Emmaüs". Son bateau est amarré huit marches plus bas. Dans ce cabanon Fabio et ses amis avaient passé les journées plus belles de leur adolescence. Puis, l'armée les a séparés. "Nous avons fait nos classes ensemble. A Toulon, puis à Fréjus, dans la Coloniale, au milieu de caporaux balafres et médailles jusqu'aux oreilles. Des survivants d'Indochine et d'Algérie qui rêvaient d'en découdre encore. Manu était resté à Fréjus. Ugo partit à Nouméa. Et moi à Djibouti. Après, nous n'étions plus les mêmes. Nous étions devenus des hommes. Desabusés, et cyniques. Un peu amers, aussi. Nous n'avons rien. Même pas de C.A.P. Pas d'avenir. Rien que la vie. Mais la vie sans avenir c'était encore moins que rien..."¹⁶

Dans leur adolescence, tous les trois commencent une vie de débauche. Il volent, et un jour, en cambriolant une pharmacie, ils tirent sur le pharmacien. Fabio rentre chez lui et vomit. Puis il commence à boire. "Complètement ivre sur le lit, je jurai sur ma mère, devant son portrait, que si le type s'en sortait je me faisais curé, que s'il en s'en sortait pas, je me faisais flic. Le lendemain, je m'engageai dans la Coloniale, pour trois ans. Le type n'était ni mort ni vivant, mais paralysé à vie. J'avais demandé de retourner à Djibouti."¹⁷

Quand dans les petites ou grandes villes l'amour est associé au crime

En contradiction avec la troisième règle énoncée par Todorov (quand il résume

15. *Idem*, p. 38

16. *Idem*, p. 43/44

17. *Idem*, p. 47

les vingt règles que Van Dine avait énoncées en 1928 pour le roman policier), et qui dit: *"L'amour n'a pas de place dans le roman policier"*,¹⁸ l'amour est présent dans les deux livres que je cite, mais c'est à travers les villes qu'on le voit, et toujours associé à des crimes.

Par l'économie des moyens qui est, selon Jean-Marie Poupart,¹⁹ une des caractéristiques de la plupart des romans policiers, l'amour est présenté par petites touches et toujours dans une atmosphère de violence. Cécile, l'ancienne amie de Frédéric, l'adolescent mort sur les rails, était amoureuse de lui, mais pour décrire son amour elle ne dit que *"Frédéric, c'était mon mec. C'est Béré qui me l'a piqué. Y a six mois."* *"J'ai été désespérée au moins quinze jours. Et puis j'ai pris sur moi. Une bataille perdue mais pas la guerre. J'ai fait semblant de m'en foutre, j'ai renoué avec eux, je suis même devenue assez copine avec Béré. Mais c'était simplement avec l'espoir de regagner Frédéric et de lui repiquer, à cette salope de la haute"*.²⁰ (de la haute bourgeoisie). Le père de Bérénice est associé aux commandos antiavortement, une fois à Poitiers, l'autre fois à Nantes. Son épouse, née Yvonne de Miromesnil, descendante de Maupassant, est extrêmement influente dans certaines associations caritatives spécialisées dans l'aide et l'assistance aux mères en difficulté, aux jeunes filles perdues, et aux orphelines. On peut lire son éditorial, tous les dimanches, dans une feuille de chou sacrée, distribuée dans toutes les églises de Normandie. (Il faut dire qu'on a découvert que Bérénice était enceinte) Même l'amour des parents de Bérénice pour leur fille est en rapport au crime: dans un commando anti-IVG (Interruption Volontaire de la Grossesse) à l'hôpital, Mme. de Longueville est impliquée. *"L'Edit de Nantes n'est pas vraiment passé, sur les falaises..."* et *"C'est passionnant, la vie de province. On n'a pas ça, nous, à Paris"*.²¹

Dans la dernière conversation que Gabriel, le faux détective, a avec la mère de Bérénice, il la regarde blanchir, *elle devenait de la neige polie... Elle*

18. Todorov, T. : *Poétique de la prose*, p. 16.

19. Poupart, J-M.: *Les récréants*, p. 36

20. Pouy, J-B. : *Op.cit.*, p. 34

21. *Ibidem*, p.83

avait perdu au moins cinq centimètres. Cette mère croyait jusqu'alors au suicide de sa fille, même s'il restait incompréhensible, et venait de comprendre enfin qui avait pu donner l'ordre de la tuer. Et Gabriel savait que tous les deux pensaient à la même personne. Et cette chose était pour elle insupportable. Un père ne pouvait pas donner l'ordre de tuer sa propre fille".²²

Ce qui est plus étonnant encore, c'est la réaction de cette femme de province, cette grande bourgeoise. Pour se taire, elle lui offre deux cent mille francs. Elle lui aurait crié *Vive Bakounine* qu'il n'aurait pas été plus étonné ... Ca voulait dire que tout devait rester dans la famille et jamais n'apparaître au grand jour.²³

Même dans ses souvenirs d'enfance, en se promenant sur la longue et large plage à Dieppe, Gabriel associe l'amour qu'il éprouvait pour son oncle et sa tante, qui l'avaient élevé, à la mort : *Maintenant, son oncle et sa tante étaient morts eux aussi, du suicide lent du travail*.²⁴

Dans la Marseille cinémascope de Izzo Leila, la fille qui aime Fabio Montale, est violée et tuée. Son corps est laissé dans un chemin de campagne, l'un de ceux qui conduisent au massif de la Sainte-Victoire, la montagne qui inspira tant Cézanne. En regardant une dernière fois son corps, trouvé par un couple de randonneurs et couvert de piqûres d'insectes, il pense : *J'aurais aimé te faire l'amour, ici, Leila, un soir d'été. Nous aurions eu du plaisir, du bonheur à recommencer. Même si au bout des doigts, dans chaque caresse réinventée, se seraient profilés rupture, larmes, désillusions, que sais-je encore, tristesse, angoisse, mépris. Cela n'aurait rien changé à la saloperie humaine, qui ordonne ce monde. C'est sûr. Mais au moins, il aurait été, ce nous de la passion, qui défie les ordres. Oui, Leila, j'aurais du t'aimer. Je te demande pardon*.²⁵

Pour venger les crimes, il faut trouver la punition exemplaire qui suffira

22. *Idem*, p. 86

23. *Idem*, p. 87

24. *Idem*, p. 25

25. Izzo, J-C. : *Op. cit.* , p. 104

à restaurer le confort social, la sécurité.²⁶ Au manque ou à l'agression correspond une solution équitable, tranquillisante et acceptable pour la machine sociale, qui permet de restaurer la lisibilité du monde.²⁷

Tonino Benacquista, dans *Trois carrés rouges sur fond noir*, paru en février 1999 chez Gallimard, associe l'histoire de la criminalité à celle de la peinture: *Au début, on peignait comme on tue, à main nue. L'art brut, on pourrait dire. L'instinct avant la technique. Ensuite est intervenu l'outil, le pinceau, le bâton, on s'est aperçu de la redoutable efficacité d'avoir ça au bout du bras. Et puis, on a sophistiqué le matériel, on s'est mis à peindre au couteau. Regardez le travail d'un Jack l'Eventreur. Ensuite, avec l'avènement de la technologie, on a inventé le pistolet. Peindre au pistolet apportait quelque chose de nouveau et de terriblement dangereux. Pas étonnant que ça ait plu autant aux Américains. Et maintenant, à l'ère terroriste, on peint à la bombe, dans la ville, dans le métro.. C'est une autre conception du métier. Le graffiti anonyme, qui saute au coin de la rue*²⁸

Dans les petites ou grandes villes, on peut percevoir l'inhumanité de ce monde qui se présente souvent avec tout ce qu'il a de terrifiant. Un monde dans un climat de violence malsaine où l'homme doit lutter tous les jours contre la solitude, la haine, la peur. Et ce monde est contraint à regarder ses propres perversions, à travers le crime, cette "verrue sur un corps sain", selon Alain Bertrand.²⁹

Dans ce monde à la dérive, marqué par la présence du crime, ce qui importe c'est de survivre. A Dieppe ou à Marseille, pour rester vivant, pour se restaurer, pour prendre peu à peu sa couleur initiale, on suit parfois des chemins qu'on n'aime pas. Comme le dit Fabio Montale, après avoir vengé ses amis d'enfance:

*Il y avait des règles. Elles étaient injustes, souvent, trop souvent. Mais les respecter permettait de sauver sa peau. Et dans ce foutu monde, rester vivant c'était quand même la plus belle des choses.*³⁰

26-27. Bertrand, A. : *Georges Simenon*, p. 29

28. Benacquista, T.: *Trois carrés rouges sur fond noir*, p. 221.

29. Bertrand, A. : *Op. cit.*, p. 19

30. Izzo, J-C. : *Op. cit.*, p. 263.

Bibliographie

Benacquista, Tonino: *Trois carrés rouges sur fond noir*. France, Gallimard, 1999.

Bertrand, Alain: *Georges Simenon*. Lyon. La manufacture, 1988.

Izzo, Jean-Claude: *Total Khéops*. Paris, Gallimard, 1999.

Poupart, Jean-Marie: *Les récréants*. Montréal, Editions du jour, 1972.

Pouy, Jean-Bernard: *La petite écuyère a café*. Paris, Libro, 1999.

Todorov, Tzvetan: *Poétique de la prose*. France, Seuil, 1980.

Revue: *Le français dans le monde* N° 187. Paris, Hachette/Larousse, Août-Septembre 1984.

Revue: *Magazine littéraire*. N° 226 (1986) ; 261 (1989)